

Denisa Craciun

Danse Lilith

Avant-propos et traduction du français en langue corse par Jacques Thiers

Préface de Jean-Pierre Dubost

Collages de Pierre Guimet

Spessu spessu ripigliemu à leghje a raccolta di e creazione di **Denisa CRACIUN** (1) ispirate li da u sugiornu studentinu ch'ella fece in Corsica una vintina d'anni fà. Tandù issi puemi ci dicianu digià quantu a poesia li avia avvicinatu paisaghji, lingue è culture neolatine. In issa raccolta di 2006 si spiccava digià un imaginariu diviziosu ch'ogni fremitu di a vita ci faccia sbuccà sunniate stampate à quandu da una malincunia lebbia, à quandu incaricate di ribombi spaventosi. È leghje la à noi ci faccia d'ì: "*U core, u pensà è i sensi sò attenti à e vuciate ghjunte da una natura fantasmagorica ch'ùn si pò disciuplicà s'ella hè ella à inghjennà l'arte di Denisa o s'ella cresce à misura ch'ellu si sparghe u sunnià...*"

Sempre ligata à issi talenti persunali l'estru di l'amica **Denisa** ci dà oghje un sviluppu accertatu è magnificu d'issi doni creativi ch'è campanu u lettore. Per noi Corsi d'oghje hè un piacè è un onore tamantu di ritruvà à **Denisa** è di saldà prugetti è creazione trà e culture è lingue nustrale.

G.Thiers

(1) ***Cennare è focu di ogni vita*** (Imp.Sammarcelli), Atelier d'écriture Centru Culturale Università di Corsica, (Imp.Sammarcelli, BIGUGLIA, 2006)

Editions Unicité

2023

Un divan de neiges brûlantes

Que le lecteur accorde à celui qui écrit ces lignes l'émotion d'un aveu : il y a trente ans déjà, Michel Camus lui avait envoyé le dernier recueil de poèmes qu'il venait de publier. Il avait pour titre *Hymne à Lilith*. Et voilà que maintenant Denisa Craciun ravive en moi avec *Danse Lilith* le souvenir de Michel qui aimait tant la Corse et dont je n'oublierai jamais combien il ne faisait qu'un avec sa demeure, tout en haut du village de Penta-di-Casinca, habitée des œuvres et des ombres de tant d'amis artistes et écrivains. L'invitation qui m'a été faite d'écrire une préface à ce recueil de poèmes fulgurants serait presque une invitation à la comparaison. Les textes se parlent malgré nous, ils nous chuchotent leurs énigmes la nuit et nous ne sommes que les scribes de leur volonté. J'ai sous les yeux *Hymne à Lilith* et *Danse Lilith*. Par-delà le temps de la vie, ce sont les mêmes questionnements. LUI : « Qui suis-je ô Lilith, qui suis-je ? Si Dieu lui-même est à jamais inachevé ».¹ ELLE : « Peut-être ne suis-je ouverte qu'à l'Ouvert / sans nom et sans visage ? / Peut-être ne suis-je que « QUI SUIS-JE ? ». À ce cogito renversé par l'inquiétude le poète ajoutait la réponse inquiète adressée à l'Ouverte : « Qui es-tu Femme ouverte / habitée par l'hermétique abîme ? »² En questionnant, il repoussait la réponse, il répondait pour que la réponse reste ouverte. Il y avait une plaie. Il ne fallait surtout pas que le poème la répare. Et maintenant j'imagine à la table de l'éternité la vivante habitée de mille flammes apaiser l'inquiet par le tournoiement de ses poèmes.

Car on ne peut s'y tromper. Lilith tournoie dans le sama' de ce recueil comme dans un banquet d'éternité où Nerval et Novalis, Rimbaud et Blake, Jelal-eddin Rumi, Borges et André Breton, appelés l'un après l'autre par leur nom ou sollicités d'un geste où s'efface leur nom, sont invités par le poème au-delà d'Orient et d'Occident à tournoyer avec elle et avec tant d'hôtes silencieux, dont la présence est d'autant plus insistante qu'ils restent innommés, Salah Stétié en premier, si aimé, si justement admiré et si merveilleusement traduit en roumain par Denisa, et dont le souvenir embaume tout le recueil.

Il suffit d'ouvrir au hasard le recueil, de poser son doigt à l'aveugle sur tel ou tel poème comme on le fait en Iran quand, les yeux fermés, on pratique le fâl-e Hafez en plaçant le doigt dans le Divan de Hafez et que, lisant le vers élu par le hasard, on tente d'interpréter l'énigme de son propre futur. Et, ô surprise, on découvre alors au creux de ces poèmes leur propre Loi :

¹ Michel Camus, *Hymne à Lilith. La femme double*, Les éditions Lettres vives, 1993, p. 67.

² Ibid, p. 48.

Un jour déguisé en Poète

L’Aimé traversait votre pays

N’ayant sur lui

Qu’un triangle et un aimant

Toujours rieurs

Vous me direz peut-être que j’exagère

Il ressemblait à André Breton en habits de derviche tourneur

C’est comme mettre le nom du poète et la figure du derviche ensemble sur la même table d’opération poétique. On imagine la surprise du sollicité : « Mais que viens-je faire à Konya et dans la poussière de ces routes de Perse ou du Khorasan où errent tant de derviches, *qalendars*, *rends* et autres figures, si loin de l’Hôtel des grands hommes, 17 place du Panthéon, où j’avais décidé de m’enfermer avec André Soupault en mai 1919 pour écrire avec pour seule règle d’écrire et pour seule condition de ne pas savoir quoi, d’abolir toute intention et de laisser errer la pensée, mendiant aux mots sa pitance ? Ne suis-je pas bien loin et de Dieu et des Derviches ? ». « Vous me direz peut-être que j’exagère » répond le poème, conscient de toutes ces transgressions. Et pourtant. Si ce n’est pas la même chose, cela y ressemble diablement. La poétesse est prudente, elle accorde que ce n’est pas identique, mais si déguiser l’Aimé en Poète n’est pas une équation rationnelle et quantifiable, c’est pourtant bien la force du déguisement en noms et en images que le poème nous rappelle. L’histoire à peine amorcée est arrêtée dans son envol, tout comme dès les premiers vers le Prince d’Aquitaine à la tour abolie disparaît derrière ses propres mots ou l’Aimé reste masqué derrière l’allusion à Rimbaud – qui ne séjourne en Enfer qu’un jour sur deux.

Comment s’y retrouver ? Encore une fois oublions toute équation, toute logique rationnelle : Ni Breton, ni Nerval ni Rimbaud ne sont déifiés. Ils sont conviés dans le vertige de la danse. Ce ne sont que des noms de la Poésie appelés à tourner dans ce texte inversant les rôles et les puissances. Chacun de ces noms appelés dans ce tournoiement sont autant de miroirs de l’imprésentable, et le poème les congédie à peine après les avoir conviés, juste avant qu’ils ne trahissent le poème et que celui-ci se mette à vouloir rendre des comptes comme voudrait le faire un récit de vérité. Oui, ce derviche, avec son triangle et son aimant « toujours rieurs », erre bien autour de la question sans réponse que relance de vers en vers la danse de Lilith, qui

sait qu'entre poésie et sacré, il y a mariage et différend, unité et ressemblance, écart et union, comme il y a dans la « foi » des derviches et des *qalendars* ce paradoxe dont parle Farid-ud-Din 'Attâr quand il dit d'eux dans le *Manteq-et-their* qu'ils sont des « hommes bizarres », qui paraissaient « avoir joué ce monde et l'autre aux dés, les avoir tous deux perdus, et n'en avoir aucun regret ».³

Mais de telles insertions d'art poétique qui parsèment tous ces vers ne sont que le versant 'programmatisé' d'une écriture qui reste une écriture de l'expérience, parce que c'est là le centre de gravité de ce *sama'* vertigineux. Si l' Aimé déguisé en Poète est « blond comme les corbeaux », c'est-à-dire aussi impossible et poétiquement réel que la terre du poème d'Eluard « bleue comme une orange », le poème ne s'arrête pas à ce rappel, aussi important soit-il. L'essentiel est ailleurs, il est

ce fleuve

de pressentiments

de frémissements

que j'ai dans la peau

que je désire éperdument.

Les corbeaux blancs, la terre bleue, le parapluie ou la machine à coudre sont fatalement guettés par l'engourdissement inhérent à leur statut d'image, qui risque toujours de se figer dans une fausse éternité, et c'est pourquoi il faut absolument rendre l'image au flux de désir ou d'angoisse qui ne s'arrête jamais et ne connaît que sa propre avancée – c'est à-dire sa soif, en quoi la danseuse désire se perdre éperdument, elle qui n'a le droit de dire 'Je' que parce qu'elle se perd dans sa danse et que c'est moins avec des images ou des lettres significantes qu'elle écrit en tournoyant, mais « avec les *lettres* du néant ».

Mais comme l'on pourrait paresseusement s'en tenir à cette image, qui risquerait vite de devenir le nom et le cliché convenu d'une « femme qui danse », la poétesse nous met en garde :

Danser c'est aussi écouter

³ Farid Ud-din 'Attâr, *La conférence des oiseaux*, trad. Manijeh Nouri, adaptation Henri Gougoud, Le Seuil, 2002, p. 222.

le silence

ce silence qui fait fleurir cœurs

ronces et roses

danser c'est tourner en sens inverse

ces pages de mots familiers.

L'image s'efface devant le risque d'un arrêt sur image et formule son paradoxe : la danse n'a pas d'objet, ce n'est pas une performance et encore moins un narcissisme, mais une dépossession, une attente, une délégation du pouvoir poétique au silence qui est, lui, le véritable principe actif, le véritable poète. Mais elle a en même temps son 'centre', autour duquel elle tourne - « en sens inverse », pour ne pas risquer de vouloir voir ce qu'il est interdit au regard de posséder. Ce détournement est une manière de lire à l'envers, de prendre la langue à rebours, d'interpréter ces « pages de mots familiers » - tous ces poèmes familiers, sous-jacents et effacés à la fois - que le doigt tourne à contre-sens, et finalement de brouiller tout l'intertexte poétique, mythologique et théologique ; de lui rester fidèle en le dé-familiarisant, de se détourner de lui en l'entraînant dans cette danse à contre-sens.

La plus forte dé-familiarisation s'adresse précisément à la figure de Lilith elle-même, surface d'inscription d'innombrables interprétations, pour le moins depuis le livre d'Isaïe et ses figures akkadiennes. En ce sens, cette danse à l'envers revient à un formidable dégraissage, à une dé-mythification, à une soustraction qui ne laisse subsister du mythe interminablement sur-écrit que quelques bribes - *Lui*, Elle, le jardin, Adam, l'Eden et la glaise - et qui le régénère en l'arrachant au savoir. Il en ressurgit une insolite théologie poétique où le drame de l'humanité recommence en une iconographie personnelle où le Nom du divin s'humanise dans la douceur, bien loin de la terrible image d'un Sublime de l'effroi :

Sa Lilith à pelure noire et chevelure de feu

Il l'aime tant

Qu'Il ne l'a jamais vraiment bannie du jardin.

Image ignacienne ? En apparence seulement. Car c'est moins d'une esthétique de l'illusion qu'il s'agit que de l'incarnation métaphorique d'un sentiment de tendresse et de douceur qui est peut-être la tonalité la plus essentielle de ce recueil. Les quatrains d'Angelus Silesius,

certaines des plus beaux motets de Bach, exprimaient la même douceur d'âme en s'appuyant sur une esthétique baroque arrachée à ses banalités profanes. Le lecteur prendra un immense plaisir à découvrir ces délicieuses miniatures, ces subtils renversements et ces incessantes surprises de tonalité. Car s'il y a comme un sourire amusé qui place sur cette image faussement ignacienne (et non moins subversive) d'un Père qui aime bien « sa Lilith à pelure noire », il est strictement à mettre sur le même plan que le ton de gravité existentielle par lequel le recueil commence :

Demain sera un autre jour ou pas

Personne ne sait quand tu iras *porter ta couronne effeuillée*

Au jardin du Père

Mais n'aie pas peur là-bas

un figuier flamboyant comme toi

aura davantage de fruits et de joies

au cœur de l'au-delà tu

nourriras l'Amour

Mais laissons aux lectrices et lecteurs l'initiative de la lecture. Le recueil est serti d'éclairs de pensées : « À ta gauche les mots, à ta droite les graines », ou bien « mon infime thorax d'oiseau multiplié à l'infini reçoit / l'étoile sonore fourmillante de vies je suis » ; ou encore « au-dessus de tout espace et de tout temps / je me lève pour allaiter les déserts levants ». On lit ces poèmes le crayon à la main, on en souligne tous les points de densité - une image, un vers, les quelques vers de ces très brefs poèmes alignés en une sorte de divan moderne où se concentre en quelques vers toute la singularité d'une doctrine poétique et mystique qui dialogue très intimement avec les plus grands textes. Ce que ce recueil célèbre, ce n'est pas une danse profane, mais la quête d'une âme qui se souvient avec certitude de la douceur de commencements bien antérieurs à l'origine une de l'être-dans-le-temps, et d'avoir été « les trente-deux voies par lesquelles / aux commencements – bien avant qu'Adam fût - / L'Eternel m'embrassa / dans tous les mondes qu'Il créa ».

On ne peut pas ne pas entendre en sourdine dans ce chant poétique brûlant cette autre langue dans laquelle Denisa Craciun a déjà écrit une œuvre splendide, elle qui vient de ce pays où la vitalité d'une poésie métaphysique aussi fulgurante que la sienne, malheureusement encore trop peu connue chez nous, est le signe d'une très profonde mémoire dont se nourrit sans cesse une modernité littéraire d'une rare intensité.

Jean-Pierre Dubost

U to Caru, *u veduvu bughju bughju*
qual'Ellu hè è ciò ch'Ellu hè, a sà

una stagione nant'à duie campa in Infernu
è dopu chjappu si in collu à Ellu a pena sana di i mondi
o l'adisperu torna Ellu l'ombra
di qualsiasi omu arburu furmicula

candele e lacrime di a so persona
schjariscenu A so strada di Stella abughjata

sempre ti hà da vultà
cun forma d'un sognu ancu troppu reale
da sequità ad Ellu
è puru u dolce rivede à Ellu mette ritardu una cria
à a to corsa celesta di luna ad a Terra prumessa

Misteru ch'ùn si scioglie
mai u caru chjode l'ochji
sempre sempre u so sguardo veghja è pianghje nant'à a bellezza di l'Universu

recitata prestu prestu a bon'ora
l'umelia di e rosule hà sgrignatu a porta
di u sonnu di l'omi è l'animali
u viderai tù l'Unicu
sguardu chì feghja à tè

In u libru d'acqua
duve solu Orfeiu solu distingue
trà l'inni da a notte
custindi ai lettu u puema di u tigru
è po' altre *ballate di u paese di i salici pianghjenti*

Tandu si ne hè falatu u muru
à dui passi d'un cavallu chì si ruspava a terra

nè prumessu nè carissimu sposu
pò rende a vita
puru i morti di a battaglia d'Uruk

in u so amore infinitu da millaie di seculi
cappia a culomba di u fiatu sopra à e petre allupiate
à u pede di u Salice Maiò
da liberà li a so forma umana di a nebbia
schjette e so bracce l'asgiu un lu cunnoscenu

au douzième coup de minuit
il donne un nouveau cœur satellite
entièrement fait d'eau et d'Esprit
à tous ceux qui se cherchent avec rage et désespoir

à u colpu dodeci di mezanotte
porghje un core satellitu novu
fattu sanu sanu d'aqua è di Spiritu
à tutti quelli chì cercanu cun rabbia ed adisperu

Balla Lilith sopr' à cedri è cipressi
balla è conta l'epupea
di e to rivolte di legenda o sempre scunnisciute
prima parolla ribella di u Creatore
sì quella chì campa –cun felicità- i so abissi

merà un gallu mughja ad annunzà ch'ellu volta
per piacè ùn circà à piantà
hè solu quand'è tù splendi cun tuttu u to chjarore
ch'Ellu volta da i bughjori
infiaratu di più chè un'infinità di soli

ùn abbia timore è abbraccia ti Lu
è tandu viderai adunitu per sempre
u sangue di u Salvatore
u sensu di u *focu*
chì mette anima in terra rossa cetere galassie

In u libru d'acqua
duve solu Orfeiu solu distingue
trà l'inni da a notte
custindi ai lettu u puema di u tigru
è po' altre *ballate di u paese di i salici pianghjenti*

Tandu si ne hè falatu u muru
à dui passi d'un cavallu chì si ruspava a terra

nè prumessu nè carissimu sposu
pò rende a vita
puru i morti di a battaglia d'Uruk

in u so amore infinitu da millaie di seculi
cappia a culomba di u fiatu sopra à e petre allupiate
à u pede di u Salice Maiò
da liberà li a so forma umana di a nebbia
schjette e so bracce l'asgiu ùn lu cunnoscenu

au douzième coup de minuit
il donne un nouveau cœur satellite
entièrement fait d'eau et d'Esprit
à tous ceux qui se cherchent avec rage et désespoir

à u colpu dodeci di mezanotte
porghje un core satellitu novu
fattu sanu sanu d'acqua è di Spiritu
à tutti quelli chì cercanu cun rabbia ed adisperu

Balla Lilith sopr' à cedri è cipressi
balla è conta l'epupea
di e to rivolte di legenda o sempre scunnisciute
prima parolla ribella di u Creatore
sì quella chì campa –cun felicità- i so abissi

merà un gallu mughja ad annunzà ch'ellu volta
per piacè ùn circà à piantà
hè solu quand'è tù splendi cun tuttu u to chjarore
ch'Ellu volta da i bughjori
infiratu di più chè un'infinità di soli

ùn abbia timore è abbraccia ti Lu
è tandu viderai adunitu per sempre
u sangue di u Salvatore
u sensu di u *focu*
chì mette anima in terra rossa cetere galassie

O lume tù chì balli
Senza capu ni pedi
Veni sott' à a volta
Insunnulita indarnu di a terra
l' ambru di e fole sguilla dapoi a notte di tempi
da l' Arburu amicu toiu chì si spechja in sè stessu
adurmintati è crudeli in u so sonnu i fratellii d' Adamu
stanu à sente à u ditu u golem è u serpu à l' ochju

à a porta nordu di l' ultime forte di u disertu
veni assitata è famita di chjarore
luna cun visu dissulutu
voli veni à sveglià i cori di l' omi
persi in u non sensu di a ragione

Nantu à u corpu stramurtitu d'Adamu balla Lilith
e so piante di pedi s'anu da tazzulà
a notte di a so petturiccia taccata cun turchinu
a so costa hà da lacà à Eva scappà trà e rame di l'astri

quella chì sente hè quella chì pensa a bellezza supranendu
più chè mai alta risplende

stà sempre à pricà per l'anima di l'omu primu quellu mortu natu
ch'un pianta di inghjennà a brama di pianghje a sulitudine tamanta

Duve s'ì
sempre prigunere di u vechju Eden
sempre à mudellà a terra rossa
d'un *Puema pienu à misteri*

E to dite verde latticine-cuntimpleta ma accumbracciate mai
a strada a mi avianu insignata
da francà issa vita ch'o ùn puderia supportà
senza a gioia di teneti Cara

ghjorni è notte *per via di l'amore di Tè*
mi brusgiu solu ammintatu U to nome
hè u so focu à tene mi frescu u corpu di lettera
verticale è unica bella scritta nantà l'ala di a farfalla
è po' dopu ripigliata in *u libru di a scala* di u prufeta
è dinù in l'altri vangeli di u silenziu
in silenziu mi ne vò induve a vazza hè falata senza tantu
innamurata di u Sole di i Soli

Trasburdendu d'amore
u mo esse –fruttu di u paradisu – stà per more

di l'amore Lilith ne sai a pienezza
e delizie infinite

Tù chì s'è pensà di u Caru
sai chì A so persona ne ghjunghje à fà si granu
da quelli chì dormenu in pace
quì ind'è noi mentre chì a so forma si sface
ma U so spiritu di mi la à pena
u mo core duv'ellu u pò sculinà

Tengu caru tene ti cara
senza a minima parolla
lacu u vaghjime sprime si à postu meiu
per via di u mughju scimutulitu di l'acelli sfughjiti
da l'Arburu chì scaccaneghja spargjendu fronde è piume

Tengu caru tene ti cara à scimesca
sott'à l'acqua assulanata
senza una parolla Ti chjamu cù L'altru nome toiu
l'arcubalenu hè lettara toia
u più impussibile trà i fremiti di a to carne
hè sempre ancu à ghjunghje

Passeru di bona voluntà
ingollu l'acqua –E to lacrime di gioia –
è vicinu à l'uscita di e cità
aspettu sdoppiatu à l'infinitu
u dilluviu à delizii

da basgi di u ventu
contu e siconde i seculi
drentu è fora
si pò dà chì e neve ardente ch'è Tù mi mandi
fussinu risposta à a dumandu *quale saraghju*

à quandu focu à quandu ghjacciu
u mo minimu pettu acellinu multiplicatu à l'infinita riceve
a stella sunora infurmicalata di vite sò

Quella ch'infurisce u viotu
Du To core

Sò e trentaduie vie ch'è da custindi
à i principii – bella prima ch'è Adamu fussi –
l'Eternu mi abbracciò
in tutti i mondi ch'ellu creò

Cum'ellu era dolce quessu u tempu

Infiarata da a brama di sente a voce di u mo Amante divinu
pianghju è pricureghju ch'Ellu mi mandi
un picculettu signalettu di a So manu

abbambanata da u pesu di a sulitudine mi brusgia a lingua
è mette à di parolle mai dette biucculate
di parolle ch'elli si piglianu Anghjuli bacchichi

o lacrime...
di felicità simule he degnu solu u core di u Pueta

è ùn hè chè u tempu d'un'ochjata
ch'ellu mi face campà l'estasi
di sente *pesa ti è veni chì fiuriscenu i nostri vigneti*

Cantu ballu

Quellu ch'ellu tene u mo core hè meiu ed eo sò per Ellu
nè muntagna abissu o capelli da spicà ci

A so persona ùn hè chè fiare ed ardore
A so bocca dolcezza solu

U so amore m'imbriaca

mi face tralucete invisibile
pè i figlioli di l'omi – E creature soie

sopra ogni spaziu ed ogni tempu
mi pesu da dà pettu à i diserti d'orientei

mai parturita è parturiscerà solu
u lume
di i Soli tutti insieme a nera socu eiu

a più nera
Luna di u Carissimu
attenti à ùn svelià mi

ùn mi svegliate in voi
s'è vo ùn site pronti à tene mi cara

Da u corpu scuru di e nuttate
À u giardinu di l'alivi

da caccighjà
tigri è pantere
tristizia ed angoscia
di u Figliolu Tù mi mandi
da ch'o spuntessi
fiume di prichera culomba di lumera

beati quelli chì di tene mi cara t'anu l'ardi
li aghju da fà manghjà u fruttu difesu
di a vita eterna
i morti ùn sanu nunda

L'chju fissu nant'à a sponda à sulana
Veni à caccia ti a sete à a Surgente
da a manu di u Padre veni à beie
e calugine di l'Amore

l'ai da vede girà ingiru à tè ti metterai à girà
quandu l'anima toia è i to sensi saranu aperti
à issu ballu novu

Laca i to fratelli morti interrà e puppatule
di i vostri parenti morti ùn vi sò ghjunti chè i dolori

vai à ingrassà e fire cù e croce ùn ne averai
più bisognu in sa di u Padre vivu
issu chjarore spartu
dùv'è tù sì una trà e so voce care
libere di inventà torna u mondu di viaghjà trà mezu à i raghji
di u cre universale mai ùn crescenu i fiori d'i cimitò

U cennu di Cainu chjama u to fiatu à a seconda nascita
da ùn esce più da u palmetu di lume
entre in ballu è cù e *lettere* di u nuna - scrivi
puru puru a to sinfunia a to loda à tè

o Gerusaleme
fiuriscenu e rame - à a manu celesta
di l'artisti di u mondu sanu d'ogni tempu – annunziendu chì
fundamentum tuum positum est

Dumane sarà un altru ghjornu o micca
Nimu sà quand'è tù anderai à *purtà a to curona sfugliata*
A u giardinu di u Padre

Ma culà ùn abbia a paura
una fica sfiamicante cum'è tè
averà di più frutta è gioie

in cre à l'aldilà
ai da nutrisce l'Amore

À manca e parole ed à dritta e sumente
ch'anù da cresce solu cù un mughju
o di gioia o di pena

quassù u sole quaiò a terra
ma sappia chì senza l'acqua di e to lacrime
o di gioia o di pena
mai venerà l'Accendita à stà in tè

si anu da spenghje ancu i dii s'è
da u sonnu di a Terra tù tiri avanti
à alzà tumbini

vai ti ne à cumandà à a notte cù a bocca
da u turpore franca ne u Verbu
d'un colpu senterai
trimulà E so rosule

Praticheghji e religione tutte insieme
schjattati i to bilichi luccicheghjanu cumu i soli

(un guerrieru partitu arrittu
Di viaticu bisognu ùn n'hà...)

tanta bellezza à a finestra di u mare :
u to Esse spampillulente si assumiglia à *a Venere di l'Adriaticu*

Sempre aperti

l'ochji inchjustrati di u Carissimu t'anu u culore di l'Azardu
t'anu u sguardu di e buciartule assulanate
è un' infinità di manere à vede le

ma qant'ella mi piace a tralucenza di e so geme

Un ghjornu mascaratu da Pueta
u Innamuratu traversava u vostru paese
è à dossu ùn avia
ch'un triangulu è una calamita
sempre à ride
soca direte ch'o dicu sprupositi
Paria tuttu André Breton vestutu da dervisciu giratundu

Biondu cume i corbi Hè
issu fiume
di presentimenti
di fremiti
ch'o aghju sottu pella
ch'o bramu à pazzu persu

persa in Ellu socu
tenuta à pazza persa

Fughjasca

A l'orlu di tutti i mari
in rota di veghja sculltata à sogni
ritrovu à mè à Ellu ritrovu

da u so tamanta cappellone
hè surtitu *U libru d'acqua*
inventa mi i cannuchjali –Li dicu fighjendu lu-
ch'o vidissi da più vicinu l'Autore
à pusà nantu à listesa sonda chè Borges

Grazie à U to amore ogni brama di parolle
si hè spentu più castigu oramai più invernù
in u ciottu di nuli di e mo vite in sicretu ci hè
- stà ci hè stata sempre – issa brama d'un esse
altru nunda chè batticore è gioia di luccicà trà eE to mani

o Caru meiu grazie à U to amore mi ne possu scappà
cun l'arburì
chì galoppànu ver'di un aldilà sfiamicante di e parolle
o cù u ventu à gallu à mari senza nomi

À quale tene caru ùn conta mai
Nè soldi nè pecure è trimà ùn trema pè a so vitulella

À a musica ci si dà cantendu i nomi chì si hà datu à u Carissimu
E mille rosule imbriacante l'avvinghenu nant' à a via di l'amicizia divina
nimu pò distingue l'Amante da l'Amatu

Nant'à a via di u svegliu

Vestuta di seta viva serpentina

Lilith – senza manu nè penna – scrive
puema à Quelli chì li vene più caru chè a vita

u so cantu muta in ghjornu a notte di l'anima
spalanchendu a porta di a prichera omu
si bierà è di fiare
di a so passione un altru *libru santu* hè in traccia di scrive si
cun transgressione di qualsiasi lege chì s'alluntana da l'Amore

Arrittu core persu chì mortu ùn sì
tenendu caru à Ellu
ti sì buscu
un'anca nova
chì cunnosce megliu chè tè
a pudenza di e sunurità
di l'invisibile

Svegliu o adurmintatu sequita e rutazione
di u ballu di Lilith
sinu à u santuariu senza porta senza sugliare

hè custi ch'ellu si laca scopre l'Inscuprevule
da quelli ch'è caru u tenenu
à l'orlu di u puema nant'à l'altare di e lettere
Cerca à zingà focu à a fanga limicosa di l'essari

Ballà hè dinù stà à sente
u silenziu

quellu silenziu chì face fiurisce cori
pruni è rosule
ballà hè girà à l'orimbersciu
isse pagine di parole d'usu cumunu

À nome di l'arburu balla cun Lilith
in cima di u Carognu cun fronda sanguinosa
cumencia qualsiasi chjassu

à quandu à quandu scuru
m sempre fermu Sparghje e calusgine
di a brama chì tuppa
u viotu di i nervi
di l'ale nostre
ancu à compie

A so Lilith cun sbuchjatura nera è capelli di focua
a tene cusì cara
ch'Ellu ùn l'hà mai propiu messa fora di u giardinu